

**Comptes-rendus de séances du Café Philo Sophia  
Par Marie Pantalacci**

**Café Philo Sophia du 10/09/05  
Maison du Malpas  
Education : mission impossible ?**

**Nature et culture ... un mariage difficile**

L'être humain, par nature, recherche l'agréable, fait ce qui fait mal. Il aime n'en faire qu'à sa tête... C'est l'expérience de la souffrance qui peut avoir une valeur éducative (ex. de la brûlure). Le savoir, nécessite une expérimentation.

L'éducation, c'est la cellule familiale et les enseignants. Aujourd'hui, la cellule familiale s'est réduite, et l'enseignement est plus varié.

Les règles imposées par les adultes ne sont pas toujours comprises. On est éduqué quand on a acquis ces règles. A 18 ans, on peut refuser de rentrer dans un moule. Il y a le besoin d'être entendu en tant qu'individu. Il est demandé aux adultes, d'explicitier, de faire comprendre les règles.

L'éducation consiste à transmettre un héritage, à insérer dans une société, à en reconnaître les valeurs. Aujourd'hui, les sociétés sont multiculturelles, avec des valeurs multiples : discours de la famille et discours de l'enseignant, ne vont pas forcément dans le même sens.

Et puis, quelle éducation, dans quel sens ? Doit-on « bien élever des enfants pour qu'ils se retrouvent ensuite dans une forme de jungle, de foire d'empoigne ? Oui, l'éducation est une mission impossible. Elle doit se faire par l'exemple.

Mais dans le monde d'aujourd'hui quelle est la bonne éducation ?

L'éducation peut-être une machine à gâcher les choses. Les choix de l'école sont-ils les bons ? On nous a imposé des schémas qui ont amené beaucoup de chômeurs. Et doit-on suivre l'enfant dans sa demande ?

Un homme non éduqué est moins qu'une bête (cf « L'enfant sauvage » de L. Malson. Travaux du Dr Itard à propos de Victor de l'Aveyron) On ne peut pas ne pas éduquer. Pas d'humain sans éducation humaine. Mais aujourd'hui, les difficultés pour éduquer sont plus aiguës : désir d'individualisme, montée de l'autonomie. Contradiction moderne de l'éducation : nécessité à la fois de la domestication et de l'affranchissement. Une éducation est tenue à l'impossible.

Ainsi, on est amené à l'école à enseigner des valeurs qui ne sont plus celles de la société d'aujourd'hui.

Et par ailleurs, les parents aujourd'hui tendent aussi vers l'individualisme.

## **Comment éduquer aujourd'hui ?**

Eduquer c'est aider à se construire : nécessité d'un encadrement de tous les adultes.

Il y a deux types d'éducation, celle des parents, et l'éducation de la nation par la nation. Il y a nécessité que les parents explicitent le sens de l'éducation de la nation... Ceci soulève la question de la confiance, du crédit accordé à la nation.

Si les bases morales et le fonctionnement social sont discordants cela conduit à donner un double message contradictoire.

Il serait important de travailler la relation enseignant/enseigné (cf « Psychanalyse des erreurs initiales »).

Restaurer la confiance dans l'éducation d'une République qui ne serait plus vécue comme scélérate (par opposition aux mensonges d'état : ex. les essais nucléaires dans le Pacifique).

La première tâche d'un parent serait d'aimer, écouter, valoriser son enfant ; se montrer un apprenant soi-même ; avoir parfois des propos d'égal à égal avec ses enfants ; se positionner du côté de l'être et non de l'avoir.

### **L'éducation nécessite la reconnaissance réciproque.**

Les adolescents sont traversés par les crises du système éducatif. Quand on éduque quelqu'un, on ne donne qu'une empreinte partielle. Il ne peut y avoir de totalitarisme, de maîtrise totale de l'autre.

L'adulte lui-même n'est pas un être fini. Il est en perpétuelle évolution.

Liberté et autonomie : la liberté n'est pas un état, mais une conquête permanente.

Eduquer consisterait à amener l'enfant à avoir son propre discernement.

**Café Philo Sophia du 12/11/05**  
**Maison du Malpas**  
**« Les particularismes sont-ils solubles dans**  
**l'universel républicain? »**

### **Des inévitables particularismes...**

« Un particularisme important me touche : celui des langues régionales. Il fut un temps où chaque groupe avait sa langue ; puis une langue unique, le latin, et ensuite le français. Les particularismes peuvent faire

obstacle à la communication (cf. mythe de la Tour de Babel, où chacun parlait une langue différente, ce qui était une punition de Dieu)

«Je suis occitaniste. Et comme le blé et la pomme de terre, la langue occitane fait partie de l'humanité et doit donc être préservée ». Ce qui est fondamental, ce sont les rapports humains, et symboliquement l'homme est « anthropophage » : « je me sens le plus fort, donc je domine mes voisins, j'établis le discours, j'impose les comportements. » On peut aussi construire l'histoire, avec des silences et des mensonges (ex : Jaurès).

Nous sommes faits des autres, nous n'avons pas le choix. Première démarche pour être bien avec les autres : être bien avec soi-même. Ce qui est important, c'est de continuer à se questionner ; il y a un côté universel dans la vie, qui est du côté de la survie.

Nous sommes aujourd'hui dans une société où le verbe avoir est en train de dévorer le verbe être.

Tous les français sont-ils des français à part entière ? Ainsi sans travail pour certains, peut-on avoir l'égalité ? Les contraintes sociales et économiques sont en train de créer des particularismes et des exclusions, en dehors même des cultures ou des religions.

Le sujet est difficile, posé de façon typiquement française ; car on pourrait inverser : l'universalisme est-il soluble dans les particularismes ? En France, il y a confusion entre Nation et Universalité. L'Universel Républicain de la Nation française met en place un citoyen abstrait.

L'universalisme se veut global ; « républicain » est plus restrictif, défini par des intellectuels de milieu bourgeois. « Nation Universelle » est un oxymore.

L'Universel républicain est un idéal à construire, il doit évoluer. On ne peut être soi comme citoyen, mais on peut l'être comme individu. Les particularismes peuvent être compatibles avec l'universel républicain.

Le particularisme est très relatif à la République dans laquelle on se trouve. Il y a une relativité dans la notion de « république ».

Qu'en est-il dans notre pays du droit à la différence, de la tolérance ? Où en est l'Education Nationale aujourd'hui par rapport à ces questions ? Quelle conception de la laïcité ?

L'Universel par définition ne peut-être qu'évolutif, il ne peut-être que ponctuel (certaine « suffisance » de l'Universel républicain à la française...) Chaque langue est une vision particulière du monde qui va définir des perceptions, une pensée. C'est un patrimoine mondial à préserver.

L'Universel, c'est ce que les hommes ont en commun, et à l'autre bout de la chaîne, c'est l'individu, la différence. L'identité, c'est ce qui va me définir avec ces deux extrêmes. Il y a une pratique à inventer qui va s'inscrire non dans l'opposition entre les deux, mais dans la complémentarité : penser les deux à la fois, conformément à la pensée de la complexité chère à Edgar Morin.

### **Finalement, pouvons-nous vivre ensemble ? Comment ?**

L'Universel « républicain » est incohérent. L'Universel n'appartient à personne, mais plutôt à tous. A-t-on le droit d'utiliser « universel » pour qualifier notre petit point de vue ? Notre petit ego, notre petite frontière ? Ce n'est pas l' « universel »... Universel, c'est du côté de l'Univers... qui est bien vaste... au-delà du « moi, je sais... ».

Que défendent les particularismes, n'ont-ils pas, eux aussi, de bonnes idées, qui pourraient participer de l'évolution du « vivre-ensemble » ?

Particularisme peut entraîner communautarisme. Il y a là quelque chose de l'ordre de l'aliénation. Mais cela peut être nécessaire pour se donner une identité par rapport aux autres.

Pourrions-nous vivre ensemble ? Nous centrons le problème sur la France. Jacobinisme à la française où l'universel républicain s'oppose aux particularismes. Il serait nécessaire de les assimiler (c'est pas la même chose qu'intégrer), ce qui a bien fonctionné sous la 3<sup>ème</sup> et la 4<sup>ème</sup> République

Fraternité, égalité concentrent des frustrations. Quelle justice ? L'absence de réponse à cette question entraîne un repliement sur le local et sur les particularismes qui deviennent de plus en plus radicaux. Il existe des contre-sociétés dans des zones de non-droit.

Il faudra bien trouver comment vivre ensemble pour ne pas se faire la guerre ; Comment arriver à faire société ensemble, ce qui est essentiel...à suivre... !

### **Café Philo Sophia du 10/12/05 Maison du Malpas « Peut-on faire le bien d'autrui malgré lui ? »**

#### **On ne peut faire le bien de quelqu'un malgré lui...**

On ne peut faire le bien d'autrui malgré lui : il est très difficile d'aider quelqu'un qui ne veut pas l'être. Par contre, une personne peut arriver par la méthode socratique du questionnement à prendre conscience de ce qui est bon pour elle.

**On ne peut pas toujours « faire »... Le bien est singulier...**

Qui est autrui ? On peut nier la capacité à discerner ce qui est bon pour lui : en effet, de quel droit ? Et quand on demande de l'aide, on peut parfois recevoir une chose qu'on n'a pas demandée...

Je ne sais pas moi-même où est mon bien, et je suis bien contente que l'autre m'aide à chercher, et à trouver ce qui est bon pour moi. Je dois par contre savoir ce qui est bien pour l'autre... N'y a-t-il pas mon bien caché derrière ? Faire le bien de soi...malgré soi...

Je veux bien qu'on fasse mon bien malgré moi !! Un regard extérieur est plus objectif. Autrui me construit en grande partie...

Avec le « malgré », on répond « non ».

### **De la nécessité de l'intervention...**

Ne doit-on pas dans certains cas faire le bien de l'autre malgré lui ? Ainsi quand la personne est dans un état pathologique fort.

Soigner est un acte d'amour instinctif, on ne se pose même pas la question.

Ma chienne a une tumeur... Nous avons beaucoup de complicité, nous nous connaissons bien. J'essaie de décrypter ce qui va être le mieux. Je regarde ses yeux... Cette question pose le problème de l'euthanasie.

Il existe le cas de l'obligation d'assistance à personne en danger (face à une personne qui se prépare à se supprimer). On glisse vers l'éthique...

Cette question pose celle de la société humaine, ses lois, ses valeurs, sa morale ; pose aussi bien sûr la question de l'éducation.

Faire le bien est en lien avec la morale. Oui pour faire du bien à quelqu'un même si on doit le « frictionner ».

Choisir le bien « malgré », si c'est pour le collectif, c'est OK.

Il y a la question du danger pour les autres : donc nécessité pour une société de rappeler la loi, et de l'appliquer, avec ses contraintes.

L'intérêt général doit être défini par la loi (par ex, limiter vitesse, tabac...etc...), mais on doit distinguer bien, bonheur, intérêt : est-ce le rôle de l'Etat de faire le bien des gens ? Pas le bonheur en tout cas.

Il y a nécessité d'appliquer la loi pour empêcher de faire le mal.

La loi Kouchner de 2002 impose l'information médicale pour que le patient participe de la décision, cela pour la responsabilisation des personnes et en même temps, l'atténuation de la prise de pouvoir sur l'autre.

Dans le cadre de l'acte éducatif, et dans celui de l'acte thérapeutique, il est nécessaire de se poser cette question de manière permanente : il peut y avoir discordance entre le bien et du bien. « Le bien » peut relever d'un processus totalitaire, abusif. Il importe de se demander au nom de quoi on fait la chose : ce n'est pas une affaire entre deux personnes, il y a un tiers qui va légitimer « l'acte de bien ».

On doit aussi distinguer satisfaction immédiate et intérêt à long terme.

### **Des limites de l'intervention...**

Il y a une limite à vouloir faire le bien : risque de despotisme. On peut priver ainsi de liberté, on peut humilier l'autre ; parfois l'effet provoqué

est le contraire de celui qui est recherché. Cela est valable pour les individus comme pour les peuples et pose la question de la colonisation : pour le bien de qui ?

Les systèmes politiques, les hommes politiques disent vouloir faire le bien des gens... Ne s'agit-il pas de luttes de pouvoir ? Ainsi, en Union Soviétique, on enfermait les gens pour leur bien (autres exemples cités : Robespierre, Mao Tse Tong).

En matière d'éducation : il ne s'agit pas de vouloir faire le bien de l'autre, mais de l'adapter à la société ; de développer sa personnalité et son libre arbitre. On peut aider l'autre à se faire du bien.

Faire le bien de quelqu'un, c'est le faire sortir de la peur, lui permettre d'être bien dans sa peau.

Eduquer, c'est avant tout amener l'autre à une position désirable : cela peut se faire parce qu'on va poser des limites.

On doit distinguer le normal et le pathologique : pour le normal, les systèmes sociaux donnent les bases, les limites, et en ce qui concerne le bonheur, on doit le chercher par soi-même. Par contre, du côté du pathologique, il faudra de l'aide.

Les « professionnels du bien » doivent être eux-mêmes en équilibre. Il est nécessaire également de sortir des jugements de valeur, en imposant son « bien » et son « mal ».

Les parents doivent tenir compte de leur devoir de parent, mais aussi tenir compte de leur « public ». Idée d'un savoir-faire.

La démarche altruiste intempestive peut-être intrusive, abusive... « Et s'il me plaît à moi d'être battue ? ».

La vie privée comprend les proches et les amis : on ne peut vouloir le bien de quelqu'un que lorsque l'on est proche, et à la suite d'un dialogue. Être l'ami de l'autre et cheminer avec lui ; ne pas avoir un projet sur lui.

### **Café Philo Sophia du 21.01.06 Maison du Malpas Qu'est-ce qu'une loi juste ?**

#### **De l'esprit des lois...**

Si l'on s'en tient à la chronologie, à l'histoire, il y a eu différentes périodes :

C'est la loi du plus fort qui va s'appliquer.

Système médiéval : la loi est élaborée par une caste.

Existence d'un souverain qui va être chargé d'ôter la violence des rapports humains.

Aujourd'hui, système démocratique : le peuple élit des représentants, qui seront chargés de la loi.

Dans ce contexte, ce qui rend la loi juste, c'est à la fois sa légalité (votée par le peuple ou ses représentants), mais aussi sa légitimité, fondée sur les valeurs d'une société (mais, que se passe-t-il quand il y a un conflit, contradiction entre les valeurs ? ex. : sécurité et liberté)

Ce qui est difficile dans une démocratie, c'est de faire respecter l'esprit des lois dans la durée, car il y a inévitablement des évolutions dans la société.

Ce qui doit caractériser une loi, c'est sa généralité : elle doit être applicable à tous ; la loi ne doit pas être faite au bénéfice de celui qui la conçoit.

Une loi, doit s'appliquer à tous ; mais cependant, elle devra prendre en compte certaines différences.

Dans une société démocratique, la loi doit instituer un espace d'évolution possible.

Certaines lois sont à dimension universelle et d'autres, d'avantage liées à la vie quotidienne : c'est là qu'il faut être en vigilance permanente pour s'approcher du « juste ». La question de l'équité doit être centrale ; mais comment appliquer cette valeur ? Il sera important que le juge, chargé d'appliquer la loi, puisse s'approcher de la réalité, de la vérité.

La loi est l'expression à un moment donné d'un rapport de force dans une société (ex. : loi sur l'avortement- années 70 en France).

La loi, c'est un emporte pièce qui va délimiter une forme brutalement. Il faut des gens sages pour l'appliquer.

Dans La Bible, l'ancien testament est plutôt du côté de la loi alors que le nouveau testament est davantage du côté de l'esprit. Ainsi, Jésus parle de l'équité, de la compassion, de charité, de compréhension de l'humain.

**Les caractéristiques d'une loi juste sont les suivantes :**

frontière, partage, séparation  
protection de l'humain, de l'animal, de la nature  
maintien de l'égalité, des conditions d'une vie décente  
droit à la sécurité  
respect des différences  
principes moraux  
mise à distance des affects, régulation  
universalité...

**L'idée de justice :**

La loi n'est pas juste, elle est faite pour protéger les possédants contre ceux qui n'ont rien. Ainsi, des enfants vivent en dessous du seuil de pauvreté. Ils n'ont pas de toit (ce qui est contraire à la constitution).

On rappelle l'importance des inégalités sociales aujourd'hui (5% de la population détiennent 80% des richesses).

La loi est de moins en moins noble : elle se situe beaucoup du côté de la protection de certains.

Aujourd'hui, nous sommes dans une société de l'individu, dans laquelle la loi dépend de plus en plus de l'opinion (contrairement au temps où elle était omniprésente et sacrée) : pour être juste, elle doit avoir la plus grande amplitude possible, et tenir compte des évolutions.

Il y a un décalage entre la loi et la morale : les lois courent après la morale, les mœurs.

### **L'égalité des chances est à construire.**

C'est l'équité qui a du sens, pas l'égalité (égalité = donner la même chose à tout le monde ; équité = distribution en fonction des besoins).

Ce qui devrait fonder une loi juste, c'est le principe de raison. La raison devrait amener la vérité.

La loi est là pour endiguer ce qui serait l'égoïsme, pour donner des limites à nos pulsions ; sinon, l'espèce humaine va aller à sa perte... garder en vie le désir en le limitant, pour qu'il pousse l'humanité –maintenue distante- à aller de l'avant.

« Le juste, c'est celui qui est capable de se mettre à la place de l'autre... »

## **Café Philo Sophia du 11/03/06 Maison du Malpas « Penser la mort nous aide-t-il à vivre ? »**

### **1) Comment vit-on avec la pensée de la mort ?**

- Dans un premier temps de ma vie, l'idée de la mort était vécue comme une frustration. Puis il y a eu acceptation, et même vision plutôt positive d'une fin, en raison de la difficulté à vivre la condition humaine. La pensée de la mort peut aider à vivre, mais peut aussi entraîner une angoisse qui empêche de vivre.

- Mieux vaut ne penser à rien que penser à tout instant à la mort. C'est trop anxiogène.

- La pensée de la mort de mes proches est très difficile, inacceptable.
- On a idée de la mort à partir des tiers. On fait référence en continu à ceux qui sont partis : la mort gouverne les vivants.
- Notre propre mort nous apparaît comme anormale, inconcevable.
- La mort d'autrui est difficile, insupportable (mort d'un enfant). J'ai vu mon enfant râler, souffrir pour mourir... Ce que je revendique, c'est de vivre ma mort comme je le veux. Et je crois à l'au-delà.



- Quand on est jeune, on souhaite vieillir vite ; puis au fil des années, le temps passe de plus en plus vite. On ne peut lutter contre la mort. Pourquoi ne pas l'accepter ? Ça fait partie de la vie.

- La mort nous confronte au tragique. C'est une des seules certitudes qu'on puisse avoir. Avec, en plus, la non réversibilité.

Contrairement à l'animal, l'homme peut penser sa mort, hors de l'urgence de son arrivée.

La raison est un pare-feu contre l'angoisse. Ainsi, la philosophie apprend à mourir. Est-ce une consolation ? La philosophie est-elle une consolation ?

- Le processus du corps est inversement proportionnel à la conscience. Le corps dégénère, alors que conscience et connaissance grandissent indéfiniment.

- Dans nos sociétés modernes, on n'accepte plus de considérer la mort. Il y a une peur et un refus de la souffrance. Une frustration de ne pas avoir toute puissance pour en décider... Alors que dans d'autres sociétés plus traditionnelles (ex. Afrique) on accepte beaucoup plus facilement la mort.

- On parle d'état de mort et d'état de vie comme si on était passif. Parlons plutôt de pulsion de mort et de pulsion de vie.

Au crépuscule de sa vie on est appelé à faire une évaluation de sa vie, à lui donner une valeur. Chacun fera cette évaluation à sa manière. On n'a pas choisi son existence. Par contre on peut participer de façon active à construire son essence.

L'Homme a créé par les mythes des êtres immortels. On trouve des offrandes sur les lieux des sépultures, comme un passeport pour l'au-delà...

- On a créé les religions pour canaliser les esprits. Pour vivre l'imaginaire de l'après, il faut être dans la religiosité.

## **2) L'idée de la mort nous aide-t-elle à vivre ?**

- Au début, le petit enfant ne pense pas la mort. Cela vient à un moment donné, et en particulier, on y revient à l'adolescence. L'idée de la mort donne une structure dans le temps, aide à conduire sa vie. La mort apparaît comme un garde-fou : donne un sentiment de gravité, d'urgence, aide à faire des choix.

Le fait que notre vie soit mortelle va lui donner du sens.

- Pour penser la mort, il faut penser la vie, penser à vivre. Pour moi, les gens ne meurent jamais, il y a toujours un héritage. La sagesse et la compréhension vont aider à accepter la mort. De plus, il y a comme une curiosité par rapport à la suite, à l'après.

- Pour bien vivre notre vie, ne faut-il pas se détacher du passé ainsi que du futur, et vivre pleinement le présent ? Carpe diem...

- La mort d'un proche va conduire à faire l'expérience d'un manque ; et aussi à poser la question de la transmission, de la trace.

- Quand j'ai vu la mort en face, ma réaction a été de donner la vie.

- La pensée de la mort apporte quelque chose à la vie. Nous confronte à l'idée du temps. Donne un sens à la vie.

On n'a pas le choix de penser la mort : elle nous saute à la figure.  
La mort donne envie de laisser une trace de soi, pour faire avancer l'humanité.

On peut jouer avec le rien, avec l'absence, grâce au langage.

- La mort c'est un plus de conscience pour entrer dans une vie plus pleine, plus aimante. Il y a une interdépendance avec ceux qui ont fait leur passage dans une autre vie.

- Les scientifiques ne nous apprennent pas grand-chose sur la vie, sur la mort. Le mystère du début et de fin demeure.

Nous sommes dans une société d'individualisme exacerbé: on n'est plus dans la conscience collective. Si je meurs et que je laisse une trace dans le collectif, je ne meurs pas vraiment.

- L'individu post moderne se met au centre de son monde: ce qui entraîne une angoisse de fin d'humanité avec sa propre disparition.

- Si je me vis comme un maillon d'une communauté, d'un collectif, je ne disparaîs pas totalement au moment de ma mort, je continue à vivre dans la pensée et l'imaginaire collectif, tout comme ceux qui sont morts continuent à être présents en moi, par moi... Et par les autres.

- L'idée de la mort ne nous empêche pas de tuer et de vivre de la mort des autres (ex : animaux); ni même de contribuer à la mort de notre planète... Et donc à terme, de prendre de gros risques pour l'humanité.

- Ma mort, ce n'est pas important: ce qui est beaucoup plus important c'est la disparition de l'humanité. Cette conscience me conduit à avoir le souci de participer à la protection de celle-ci.

### **Café Philo Sophia du 08.04.06**

#### **Maison du Malpas**

#### **L'art a-t-il un sens ?**

#### **Pour apprécier une œuvre d'art**

Il faut avoir une certaine culture... or, des être simples peuvent produire de belles choses

Le spectateur doit-il être un initié ?

Deux façons différentes d'apprécier l'art : a) scolaire b) curiosité personnelle. N'a-t-on pas été parfois bouleversés par le dessin d'un enfant ?

On peut apprécier une œuvre d'art de façon spontanée, immédiate. Avec la culture, on peut ouvrir des portes, atteindre le maximum de compréhension et de relation à l'artiste. Le ressenti émotionnel face à une production ne peut suffire pour « être dans l'art. »

#### **Quel est le sens de l'art ?**

Dans un premier temps, les œuvres d'art sont objets d'une commande.

Le sens de l'art, c'est de sortir de nous-même. C'est une expression de soi : quand je m'exprime par la peinture ; c'est un dialogue qui s'engage avec ceux qui vont regarder ; c'est donc aussi un dialogue avec les autres.

Il y a différentes expressions artistiques : cinéma, sculpture, cuisine,... l'art est très ouvert. L'éventail est large. On peut même exercer un métier, faire sa vie « avec art. » L'art est un rapport de l'esprit à la matière. C'est la reconnaissance de l'art qui lui donne un sens.

L'art a du sens par tout le plaisir qui nous est apporté par nos émotions. Il a évidemment un sens, il excite nos sens.

L'art est un mode d'échange un peu magique entre deux humains qui ne se connaissent pas.

Il y a dans chaque humain une capacité d'expression artistique... à condition de tomber au bon moment.

L'art c'est l'invention, c'est l'artiste qui crée, c'est quelqu'un qui se dégueule dans sa matière. L'art est libre. Ce n'est pas une fonction conditionnée. L'art sort du cadre.

Une œuvre d'art peut nous parler ou ne pas nous parler. Il y a plusieurs niveaux de communication possibles : l'art n'a pas forcément le même sens pour celui qui produit et pour celui qui reçoit.

L'art est toujours le prétexte aux plus grands gargarismes que j'ai connus...

Le mot « art » est lié à notre civilisation : en Australie, en Afrique, on parle plutôt de « beauté », définie comme une efficacité, « ce qui agit », comme liée à la notion de santé, essentielle à l'homme. Les œuvres sont réalisées quand une personne a perdu du sens. L'art va soigner, restaurer le sens. L'art est issu d'un long apprentissage (jusqu'à plus de vingt ans). L'art va être le sens, va donner le sens.

### **L'art et (est) l'humain.**

L'art raconte l'humain plus complètement, balaye d'autres champs d'expression que le verbal, le rationnel, le « cerveau gauche ». C'est un témoignage, une trace d'humanité. Révélation et révélateur d'une expérience. Le sens de l'art serait de raconter l'humain

L'art ne peut que représenter l'humain ; il se transforme en culture quand un artiste arrive à transcender ; et quand il y a transcendance, tout le monde le reconnaît, peut se l'approprier au-delà des apparences.

L'art est bien supérieur à l'artisanat. Des œuvres arrivent à l'université, avec beaucoup de technique, de talent, de création. Elles vont atteindre le futur, l'universalité, l'éternité.

Les œuvres d'art vont suivre et marquer l'évolution humaine. Marquer les ruptures, mettre en scène l'histoire. Ainsi, il va y avoir prédominance des types d'art en fonction des âges de l'humanité.

Aujourd'hui, la haine du corps vieillissant, la peur de la mort, nous ont amenés à entrer dans une conception d'œuvres abstraites, pour ne plus reproduire l'humain : en effet, pourquoi l'art abstrait aujourd'hui ?angoisse de la mort ? Rejet de l'idée du vieillissement ? Illustration de notre questionnement métaphysique ? Nouvelle illustration de notre religiosité ?

L'homme ne peut choisir qu'entre le suicide et l'effort... replacer un cœur vivant dans l'inquiétude de la mort « Elie Faure »

L'art est le processus qui mène de l'unique à l'universel.

**Café Philo Sophia du 13/05/06**  
**Maison du Malpas**  
**L'étrangeté de l'étranger**

**L'étrangeté de l'autre : peur et curiosité**

Même quand on a des valeurs d'égalité, de fraternité, on ne peut s'empêcher d'avoir peur de la proximité d'une culture différente (surtout à quelques mètres, dans le cas de voisins...)

L'individu, dès sa naissance, a peur de l'autre ; parce qu'il a peur de « manquer ». C'est très difficile d'en sortir. L'autre a aussi du travail pour venir vers nous.

C'est un jeu interactif : si l'on est ouvert, l'autre est ouvert ; si on est fermé, l'autre est fermé...

L'étranger m'attire parce qu'il est différent et que je suis curieux. Je n'ai pas peur de l'étranger.

J'ai de la curiosité, de l'appétit pour l'étranger, la différence. Ce qui me fait peur plutôt, c'est le tout pareil, le tout attendu. Et par contre, j'ai de la haine pour certains comportements, certaines valeurs.

On ne va pas assez dans le sens de la destruction de cette peur primitive vis-à-vis de l'étranger. On doit faire un travail social, éducatif, pour apprivoiser cette peur. Dans certaines sociétés de type primitif, les personnes vivent dans un esprit communautaire où on n'a pas peur de l'autre, de l'étranger. On respecte les ethnies voisines ; même s'il peut y avoir des moqueries vis-à-vis de l'étranger.

**Etrangeté, racisme et différence**

L'étranger, c'est ce qui est différent. Et il y a des cultures qui sont loin des nôtres de par les structures mentales. Ainsi pour nous, les pays d'Afrique ont une différence plus grande au niveau culturel. De plus, nous avons eu des pratiques coloniales à l'égard de ces pays qui continuent et sont insupportables encore aujourd'hui (ex. : Le cauchemar de Darwin « film documentaire).

Quand on rentre dans un processus d'exclusion, il n'y a pas de limites. Le racisme, la pratique d'exclusion, c'est inhérent à l'humain ; le nom de la maladie, c'est le narcissisme. Nous devons être lucides sur le fait qu'on refoule sa haine de l'étranger.

Ce qui est terrifiant, c'est que les personnes au pouvoir, qui sont là pour arbitrer, pour contenir, soient excluantes.

L'étrangeté de l'étranger n'est pas une question d'époque. On peut aussi retrouver cette attitude chez l'animal. Mais, l'animal s'éduque, l'homme aussi. Il est important de respecter la différence de l'autre ; car au fond, pour moi, l'étranger... c'est celui qui n'est pas du même avis que moi...

Il y a eu évolution avec les différents temps de la vie ; 1<sup>er</sup> temps : hostilité tribale ; 2<sup>ème</sup> temps : on construit des murailles (moyen âge, nationalismes...) ; 3<sup>ème</sup> temps : temps de l'échange (mondialisation). Aujourd'hui, on est tellement en désarroi du fait de la différence et de l'étrangeté qu'on envisage le clonage.

## **L'étranger, l'autre et le soi**

Cette question de l'étrangeté est très liée aux représentations. L'étranger présente de l'étrangeté déjà avec son langage (cf « La controverse de Valladolid »). Nous avons également de l'étrange en nous (ex : « L'étranger de Camus »).

La notion d'étranger commence au berceau : le bébé se vit comme un étranger dans les morceaux de son corps.

Ce qui définit le soi, ce sont les racines, avec une obsession de la continuité de l'être. La mondialisation agit aujourd'hui comme un tremblement de terre, en menaçant certaines identités culturelles.

Depuis Freud, nous savons que l'inconscient abrite un autre nous-même, auquel nous pouvons avoir accès par le langage.

Le premier étranger que je connaisse, c'est moi-même. On qualifie « d'étranger » ce que l'on ne comprend pas. Il faut travailler par rapport à soi pour admettre l'étrangeté... Par ailleurs, j'ai envie d'être un étranger par rapport à demain.

Accepter l'étranger en soi : n'a-t-on pas la même façon de traiter l'étranger à l'extérieur et l'étranger en soi ? Ainsi, ce peut-être un objet de curiosité, d'appétit, de recherche, une figure particulière, originale, unique peut-être de l'humain ; ou bien un objet de peur, de rejet, d'exclusion.

D'une façon générale, on a du mal à faire avec l'identité. Pour trouver notre identité, on va s'appuyer sur l'étranger, qui va nous permettre de nous différencier, nous repérer.

L'autre est vécu comme hostile, et on l'assimile à notre inconscient qu'on réprouve. Mais la rencontre avec l'étranger ne tourne pas toujours mal : l'amour, la rencontre de l'autre, va être nécessaire pour se reproduire et faire survivre l'humanité...

**Café Philo Sophia du 14.10.06**

**Salle du Temps Libre à Colombiers**

**Devons-nous combattre pour la victoire des Lumières contre les Ténèbres ?**

### **L'ombre et la lumière**

- Dans la question il y a sous-tendu une obligation morale : « on doit ». Plutôt « a-t-on intérêt à combattre ? Est-ce souhaitable ? »
- Ne peut-il y avoir dans cette obscurité une certaine complicité ? ET doit-on souhaiter une lumière aveuglante ?
- Les forces inconscientes vont nous faire rebondir, trouver l'énergie...
- Et quand on est ébloui voit-on vraiment ?
- En Occident on est plutôt binaire : ainsi on va valoriser le règne des connaissances par opposition au règne de l'ignorance.
- En Orient la philosophie du Tao va mettre l'accent sur la complémentarité : dans le jour, il y a un peu de nuit, et dans la nuit un peu de jour.

- Le duel entre l'ombre et la lumière est manichéen. On le retrouve dans la mythologie, la genèse, le mythe de la caverne.
- Les Lumières ont engendré le totalitarisme « Le totalitarisme enfant des Lumières » Adorno (Ecole de Francfort). Le « devoir de combattre » de la question paraît terroriste.
- Les ténèbres ont leurs vertus, ainsi, dans l'Art on va trouver le Clair-obscur, voir Le Caravage, et maintenant Soulage et Hartung, dans lesquels la lumière jaillit des ténèbres.
- Voltaire avait beaucoup de lucidité sur la coexistence des lumières et des ténèbres. Il n'y avait pas encore à cette époque de localisation sur les ténèbres intérieures. Or, le combat des lumières contre les ténèbres est extérieur, mais aussi intérieur.
- Ce qui représente les ténèbres, c'est l'inconscient.
- Si on veut que les ténèbres soient lumineuses, il faut qu'elles puissent reconnaître l'ombre. Or l'ombre n'est pas forcément le mal. Souvent, nous rejetons le fait d'avoir une part d'ombre en nous ; certaines personnalités sont clivées : blanc-noir, bon-mauvais.
- Depuis quelques temps je suis fasciné par l'ombre (mort, mystère, interdit, dangereux). L'ombre ne pousse-t-elle pas vers l'intelligence et vers la Vérité ? « Scruter ses ombres pour trouver la lumière en soi ». Je veux prendre la défense des ténèbres : ce qui sort d'intéressant de moi, c'est la part des ténèbres, et ce qui me fascine chez l'autre, c'est le mystère de sa partie ténébreuse.
- Lucifer est le porteur de lumière : il faut trouver au fond de nous cette part d'ombre et y puiser l'énergie pour aller vers l'altérité. Image d'une pièce obscure : ne pas combattre mais ouvrir la porte pour que la lumière entre.

### **Et les Lumières dans tout ça ?**

- Il faut faire la différence entre les Lumières et la lumière : les Lumières étant du côté d'une succession de savoirs, la lumière plutôt du côté de la connaissance.
- Dans la dualité ombre lumière, il faut distinguer ce qui est intérieur à l'être humain et ce qui appartient à une société.
- Les lumières ont amené les sciences et aussi leur dérive : ainsi aujourd'hui, l'intelligence artificielle aurait pour but de dépasser l'homme. Par ailleurs, on assiste à un retour de la barbarie dans nos sociétés occidentales.
- Il y a un « anthropocentrisme » dans le siècle des lumières. Tout est centré sur l'homme, par l'homme. C'est ainsi que l'on a amené la domination et ses problèmes... Nous sommes au soleil couchant. La question qu'on peut se poser est donc : vers quoi espérer ? que puis-je espérer ?
- Les lumières ont engendré le progrès : médecine, astrophysique... L'homme peut-il, doit-il aller se brûler à cette lumière ? Est-ce une bonne chose de l'approcher ? A-t-il droit à cette connaissance ?
- Les lumières sont du côté de la tolérance, de l'ouverture aux autres. Le siècle des Lumières nous a amené à une société laïque. Mais ne faut-il pas

encore approfondir le travail des lumières ? Se battre contre les ténèbres pour lutter contre l'obscurantisme, l'intolérance.

- Il y a une autre question : qui peut dire ce qui est lumière et ce qui est ténèbre ? Va-t-on être dans un universalisme ou un polythéisme des valeurs ? Et tout se vaut-il ?
- Ce qui est nécessaire pour la lumière c'est l'amour. La lumière serait plutôt du côté de l'amour que de la connaissance.
- La raison sans l'amour conduit forcément à l'impasse. Et il y a une préscience de la capacité d'humanité en chaque homme, un potentiel de bonté en chacun.
- Il y a une lutte entre ténèbres et lumières : les ténèbres veulent détruire la lumière ; le combat de la lumière est de démasquer les ténèbres. Le philosophe cherche la vérité : c'est la raison, la pensée, qui va lutter pour la vérité. Les lumières ont mis en avant la raison humaine : on a le droit de parler et de penser sur tout, sans tabou.
- On est en quête d'un éclairage quand on vient au café philo.
- Mes lumières, ce sont mes questions. Tous les jours, je découvre de nouvelles lumières

**Café Philo Sophia du 11/11/06**  
**Maison du Malpas**  
**La vie est-elle une lutte pour la reconnaissance ?**

**L'importance déterminante du milieu, du contexte.**

- La première reconnaissance a lieu dans le ventre de notre mère : parfois on est reconnu et parfois non. Ensuite dans un deuxième temps on devra affronter l'école... et la reconnaissance des parents. En fait, si on a eu l'amour, on a la reconnaissance. On ne peut attendre comme forme de reconnaissance que celle du milieu où on se trouve : il y a automatiquement aliénation au milieu et ce milieu peut être très limité... On peut ainsi être pris dans la conformité par rapport à un groupe. Ainsi être à Béziers et s'y faire reconnaître, c'est aimer le rugby, la corrida...etc. Il peut y avoir du danger dans une appartenance unique à un groupe, on peut être enfermé dans des caractéristiques très normatives, très stéréotypées. Il peut même y avoir « dérive » de la reconnaissance quand on est dans un groupe qui divague.
- En France, au niveau social, on doit lutter pour faire reconnaître les handicapés, contrairement aux autres pays. On a du mal avec les origines différentes. Les français d'origines étrangères, et surtout d'Afrique, sont en général toujours identifiés par leur « origine étrangère ». Cela n'est-il pas évitable ?

**La question de l'échange, de l'interaction, de la réciprocité.**

- Dans le processus de reconnaissance intervient celui de la communication de la parole, de l'échange. La question de départ implique une lutte, or cela n'est pas indispensable ; l'échange avec autrui constitue déjà une

forme de reconnaissance. C'est la participation, l'interaction avec les autres qui nous prouve notre existence.

- Un effort personnel est nécessaire pour être dans l'ouverture au niveau de la reconnaissance de l'autre. Notre méconnaissance de l'autre fait notre manque de reconnaissance personnelle. Même si on est différent on doit reconnaître l'autre en tant qu'humain : on a toujours plus de ressemblance que de différence avec l'autre.
- La re-connaissance du sujet, c'est la vie elle-même ; et c'est parce que l'un reconnaît l'autre que l'autre peut reconnaître l'un (Hegel)
- Un artiste ne peut vivre que s'il est reconnu dans ses créations. Quand cela ne se produit pas, le processus de création est bloqué.
- Mais n'y a-t-il pas chez l'homme un besoin vital de l'échange à distinguer de la reconnaissance ? Un échange qui serait nécessité par d'autres besoins ? (Nourriture, sécurité...etc)
- De même, la reconnaissance n'est pas toujours une fin, mais un moyen de communiquer, d'aller vers l'autre.
- Le besoin de reconnaissance n'est pas négatif en soi, ce qui peut être négatif, c'est la compétition. Et comment mettre en compétition des valeurs différentes ?

### **Reconnaissance et construction de soi**

- La mémoire prend sa place dans la question de la reconnaissance : il s'agit de reconnaître sa propre existence, de reconnaître l'existence du passé.
- Quand on est rejeté par deux fois : au niveau de son identité, puis socialement, on se pose la question « Etre ou ne pas être »...
- Je suis épuisé d'avoir lutté toute ma vie pour la reconnaissance. J'ai développé plein de stratégies pour me faire aimer : c'est ce qui m'a forgé. Je n'ai jamais reçu la reconnaissance désirée, mais j'ai aussi appris à aller la chercher, et même, à la donner à d'autres quand ils semblent en avoir besoin (parfois, même, à les devancer)
- Tant que j'ai porté l'uniforme de la marine je n'ai jamais éprouvé le besoin de reconnaissance : j'étais reconnu par mon uniforme. La vie n'est-elle pas une lutte pour la reconnaissance de l'existence singulière ?
- La reconnaissance est nécessaire ; mais un équilibre est à rechercher pour arriver à ne plus être dépendant de la reconnaissance, et accepter de ne pas être reconnu.
- Il y a des variations dans le besoin et donc la recherche de reconnaissance : selon l'âge, le besoin n'est pas le même au début de la vie et quand on a atteint la maturité ; selon le groupe dans lequel on se trouve.
- A la fin d'une vie on a davantage besoin d'être bien avec soi que de plaire aux autres.
- La reconnaissance doit être renouvelée et c'est une quête éternelle. On peut avoir de l'existence sans avoir une vie. De plus, on nous attribue une existence, mais on doit aussi défendre cette existence là



- Il y a plusieurs niveaux de quête pour la reconnaissance : en tant qu'humain, en tant qu'appartenant à un groupe, en tant que soi-même (identité singulière).

**Café Philo Sophia du 20/01/07**  
**Maison du Malpas**  
**Comment penser les rapports de domination ?**

**Qu'est-ce que la domination ?**

- Comment comprendre et poser ce problème de manière philosophique ?
- Historiquement, l'organisation du travail va commencer avec la période agricole : je vais faire travailler d'autres personnes pour construire une domination qui va dépasser mes besoins. C'est un rapport à l'autre qui commence à être perverti : on va l'utiliser comme une machine, comme quelque chose qui va me servir et seulement cela.
- Aujourd'hui, c'est la loi du marché qui régit les choses : soit on a de quoi acheter soit on est exclu.
- Il fut un temps où on pouvait parler de capitalisme éthique (Ford) ; aujourd'hui on est bien au-delà : le capitalisme est devenu immoral.
- Il faut distinguer pouvoir et domination. Dans pouvoir, il y a projet de faire, et même si le pouvoir économique peut être écrasant, dans le rapport de domination, c'est encore plus grave : il y a appropriation annulation de l'humain.
- La domination, c'est imposer sa culture, sa langue.
- Ce qui va rendre dominant ce sont les ressources, leur possession : pouvoir de l'énergie, de l'argent, des moyens de communication, des religions...
- Dominus = maître. Domination entraîne assujettissement. On prive l'esclave de sa caractéristique de sujet.
- Etre dominé c'est être aliéné, l'individu est vidé de sa substance de sujet : il est dépossédé de lui-même... De ce fait, la domination est indigne : elle « indigne » celui qui l'impose et celui qui s'y soumet.
- Le dominant c'est celui qui peut faire travailler les autres à sa place.
- On ne peut éviter d'évoquer le colonialisme, où on va rencontrer au bout de la domination l'humiliation. La Chine a subi 100 ans d'humiliation. La domination va entraîner de l'humiliation pour ne pas mourir. Pouvoir, savoir, avoir, entraînent la domination.
- La domination culturelle va induire la domination économique : aujourd'hui nous sommes dans une société de la compétition entre les humains, plutôt que dans une société de solidarité, et c'est une affaire d'éducation à la base : l'humain est ce qu'on en fait.
- On est souvent aliéné et aliénant : on alimente le système parfois sans s'en rendre compte (ex : système d'actions, assurance vie, etc) De plus, il peut être justifié d'être dominé ou dominant (ex : des rapports d'éducation où il est nécessaire d'exercer la domination). Domination peut entraîner protection, sécurité... Et dans la domination il faut être deux : le maître est l'esclave de son esclave...

## **Comment vivre avec la domination ?**

- Je trouve domination et pouvoirs très violents. L'homme a tendance à dominer : dans l'histoire, on est passé par des dominations successives : physique d'abord puis culturelle, religieuse, et enfin économique.
- On est aujourd'hui dans un monde inhumain où on dépend de la monnaie de l'argent. Et quel contrepoids trouvons-nous à la financiarisation de la planète ? On n'est plus dans l'humain. L'humain, c'est lutter contre les dominations. L'altermondialisme cherche à sortir de la domination, des rapports économiques de domination. Les rapports de domination sont-ils compatibles avec la démocratie ? Les « lois » ou « logiques » économiques doivent-elles échapper à la morale ?
- « Qui est le plus grand ? » demande-t-on à Jésus. « Que celui qui veut être le plus grand dans mon royaume soit le serviteur du plus petit »
- A quoi sert une société humaine ? Quels contre-pouvoirs pour empêcher la barbarie ? N'est-ce pas le rôle des lois dans nos sociétés ?
- Il est difficile de « penser » la domination car elle s'exerce aujourd'hui autrement qu'autrefois : l'esclave sentait la domination directement. Aujourd'hui, les systèmes qui dominent sont abstraits et pour repérer, énoncer, dénoncer ces systèmes, on a du mal. On se sent en difficulté pour « penser » cette question, Elle est difficile à saisir. On n'est plus dans une relation de proximité.
- La dimension directe n'a pas disparu. Dans le rapport dominant dominé, l'un a une position haute l'autre une position basse. Et chacun a peur de l'autre. Ce sont nos peurs et notre état d'esprit qui font que nous sommes dominés. On peut opposer au dominant la force, la révolte, la guerre ou bien la non violence.
- Et que faire de sa frustration d'humain ? L'ouvrier qui subit son patron va la reporter sur sa femme, la femme sur l'enfant, l'enfant sur son chien et ses jouets...etc Devant le domination on peut réagir en enfant soumis, enfant rebelle, ou bien enfant créatif.
- Ouvriers et employés sont devenus des « objets » de production qu'on peut « jeter » en cas de révolte ou d'insoumission. Il y aurait d'autres voies à rechercher que dominant-dominé. Par exemple, on peut rechercher l'échange.
- Il serait indispensable du point de vue des droits de l'homme d'établir des relations de respect mutuel.
- La domination est l'expression des bas instincts de l'homme, du niveau de l'animal. Il serait souhaitable par l'éducation de civiliser l'animal, de manière à viser une domination intra psychique.

**Café Philo Sophia du 12/05/07**  
**Maison du Malpas**  
**Séduit, être séduit ...**

**Qu'est-ce que la séduction ?**

- Définition du Petit Robert : 1) Convaincre quelqu'un en employant tous les moyens de plaire. 2) Attirer de façon puissante, irrésistible, sans intention de le faire.
- On peut être séduit par un objet, une théorie, une personne.
- On peut être séduit par des valeurs : en référence aux trois figures majeures de l'humanité : le héros, le sage, le saint. Mais pourquoi la valeur est-elle séduisante ? Une contre valeur peut-elle l'être aussi ?
- Qu'est ce qui est commun à tout ça ? Il semble que dans la séduction, il y a toujours quelque chose de la beauté, soit physique, soit morale. On vise un idéal de beauté.
- Cela ne tourne-t-il pas autour de la vérité ?
- Dans la séduction on utilise des parades, des stratagèmes. Les stratégies sont très variées : la flatterie, la position basse. Et aussi, les masques, le maquillage. Chez l'animal, parades de séduction (dans le but de procréation). Ne retrouve-t-on pas chez l'homme quelque chose de ces parades ? De type « ruse de l'espèce » ? Avec quelque chose qui serait de l'ordre de l'illusion ...
- Pourquoi la séduction ne serait-elle pas une vérité, une sincérité ?
- Dans la séduction on joue beaucoup sur le même et sur le différent. Une grande attention est portée à l'autre, qui va à son tour me reconnaître.
- Il y a de la réciprocité dans la séduction , même si on doit distinguer séduire et être séduit.

### **Qu'est-ce qui fait le sens de la séduction ?**

- On est dans la recherche du miroir
- Etre séduit permet de sortir de la solitude ; nous amène à être pris dans un lien, dans quelque chose qui va nous porter, nous dépasser, nous « ravir » (ravir : se faire prendre ; mais aussi : être enchanté, enthousiasmé)
- Se-duire : séparer – conduire : conduire en se séparant.
- On peut associer la séduction à l'angoisse : besoin de se sentir séduisant pour échapper à l'angoisse.
- Séduire pour être séduit : recherche de la réciprocité, et du maintien de cette réciprocité.
- « Pour moi, la séduction c'était la survie face au manque d'amour ressenti dans mon enfance. J'ai utilisé des stratégies de séduction pour être dans la communion, dans un espace commun : dans le but d'entrer chez l'autre sans violer ».
- Il s'agit en fin de compte d'être rassuré...
- « Quand certaines idées morales m'intéressent, j'ai envie de me baigner dedans. »

### **Faut-il séduire ou pas ?**

- Michel Onfray : si ce qui est visé, c'est le plaisir ensemble, pourquoi pas ? ça met du « jeu »
- Kant : ne considère jamais autrui comme un moyen, mais comme une fin.
- A quel moment la séduction est-elle intéressante, à quel moment est-elle dangereuse ?

- La séduction est une bonne chose quand le but est noble (exemple : l'enseignant)
- La question des fins peut poser problème : il peut y avoir instrumentalisation de l'autre. (Ainsi dans le dispositif de la psychanalyse, le psychanalyste évite d'être séduit par son client.)
- Il peut y avoir des buts non nobles à la séduction. Ex : on connaît les attitudes pour séduire (techniques de communication, elles peuvent être utilisées pour tromper, à des fins commerciales, ou encore à des fins politiciennes).
- Il faut donc avoir en regard la relation entre séduction et morale.
- La séduction peut enlever l'esprit critique à celui qu'elle atteint même dans le monde des idées. Et quand bien même on aurait un but honorable : que sait-on de nos vrais buts et désirs ?
- Le séducteur qui développe des stratégies autour de la séduction comme fin en soi n'est-il pas pathologique ? Evitement d'une relation « vraie », d'une rencontre véritable.
- Ne peut-on situer la séduction comme un comportement humain qui est seulement une première étape pour aller au-delà... ?
- La séduction est éternelle, et indissociable de l'humain : Recevoir, donner, rester ouvert, c'est le propre de la séduction et de l'humain ; même dans l'ombre... « Où est-ce que vous êtes ? »...et... « Y a-t-il quelqu'un ?... »

**Café Philo Sohia du 9/06/07**  
**Salle du Malpas**  
**Sommes-nous prisonniers de notre corps ?**

**De quelle prison s'agit-il ?**

- Le schéma antique est celui d'une distinction corps-esprit, dans lequel l'âme est supérieure au corps. Puis, on est passé à une « révélation » du continuum corps-pensée.
- Aujourd'hui on considère que l'on peut produire des images mentales, presque à volonté. (Neurophysiologie)
- Dans les maladies somatiques, il y a une interaction permanente entre le corps et la pensée.
- Sommes-nous prisonniers de notre corps ? Il y a la fenêtre de la pensée.
- De plus, on peut beaucoup jouer avec son corps, et même survivre dans des conditions extrêmes (exemple des camps de concentration)
- On est prisonnier par contre de notre passif d'hérédité, et il n'y a pas d'égalité en ce domaine.
- Si je peux modifier ce que je suis, je peux me libérer de mon corps.
- Mais je peux aussi être prisonnier de mon esprit. Il peut m'empêcher d'être ce que je veux
- Il faut aussi citer les limites de la maladie : par exemple les maladies mentales, les maladies de la vieillesse, le cancer...
- Pour penser on est toujours prisonnier du langage : et quand on dit : je suis un corps, qui est « je » ? Pour être quelque chose, il faut qu'il y ait un

« je » qui se dise... Or le « je » n'existe pas en chinois... le verbe être non plus...

- Le corps est matière, avec des relations entre les matières qui font peut-être l'esprit. L'esprit est aussi matière et la personne peut doser, ou libérer les vannes.
- Mais corps plus esprit ne suffisent pas à expliquer et gérer le monde. Qui nous dirige ? N'y a-t-il pas une force de régulation extérieure ?
- J'ai un corps très marqué par le social. Le corps devient symbolique, il va représenter autre chose, pris en charge par le social très tôt, éduqué pour ne pas être expressif, pris en otage par le langage...
- On est prisonnier de son corps dans le temps et dans l'espace. Des maladies nous tombent dessus, des catastrophes naturelles et il y a un compte à rebours contre lequel on lutte... Mais on ne peut lutter contre la mort.

### **Que peut-on espérer ? Et comprendre...**

- Comment vivre cette dépendance ?
- Il peut y avoir victoire de l'esprit sur le corps. Et parfois, quand l'esprit est faible, il y a moins de conflit entre ce que l'on est par son corps et par son esprit : les événements prennent le dessus.
- Est-ce que la capacité du mental à s'arracher du corps peut être identifiée comme le libre arbitre ?
- Nous pensons avec le langage...or il est difficile d'expliquer les choses avec les mots...Il y a un grand mystère, et c'est un océan. L'existence n'est pas une cogitation, c'est une expérience à vivre. L'expérience prend l'être en entier, c'est ainsi que pourra être accueillie la vibration, le « souffle » du monde. On est au-delà du corps et de l'esprit.
- Dans la méditation ZEN, je suis le centre du monde. Tout l'univers est en moi ; je suis dans l'univers corps physique, psychique, ésotérique.
- Qu'est-ce que le corps, qu'est-ce que la pensée ? Sommes-nous réductible au corps et à la pensée ? Ne sommes-nous pas encore plus que cela, autre chose encore ? C'est de l'ordre du mystère aujourd'hui, pour nous. Mais ailleurs ? ou plus tard dans notre évolution ?
- Les concepts âme, esprit... viennent de descriptions antiques.
- Aujourd'hui, il faudrait d'autres mots pour décrire ce qu'est l'homme, sortir du dualisme, de la globalité, il y a Dieu, d'autres choses encore...

## **CAFE PHILO SOPHIA DU 8/09/07 CROIRE, NE PAS CROIRE ...**

### **Faut-il distinguer croire...et savoir ?**

- Il y aurait une distinction « de nature » entre croire et savoir.

Le savoir serait démontré, justifié. Croire n'est certes pas savoir, mais la croyance est la condition d'émergence de savoir.

Ne pas croire, figerait le savoir. Croire aide à tendre vers le savoir.

- Il faut distinguer croyances, savoirs, expériences... On croit ses parents, les enseignants.. La croyance évolue parallèlement aux savoirs et aux expériences. Il faut développer la rationalité pour passer des croyances aux savoirs. Les mettre à l'épreuve de l'expérience. La croyance est de type « savoir empirique » nécessaire pour démarrer.

- Le « croire », la conviction, c'est le début du savoir, même pour le scientifique.

- Le savoir serait plutôt dans un rapport à la vérité, à la raison ; aisément partagé avec d'autres. La croyance aurait plutôt à voir avec le sens (ex : je crois en Dieu) : notion de foi, de confiance. La croyance serait une certitude subjective qui n'exclut pas le doute.

- Le savoir n'est-il pas une croyance ? Ne peut-il apparaître ultérieurement comme une croyance ? Il est toujours daté.

- Les mathématiques (par ex) ne prétendent pas détenir la vérité. Ce qui compte, c'est la cohérence du raisonnement. Une théorie mathématique est relative à une époque et un contexte donné.

-On s'efforce dans les savoirs, dans les sciences, d'être dans la démonstration : faire valoir la preuve aux yeux de tous ; le savoir est certes relatif et provisoire, mais aussi consensuel. La croyance peut-être dangereuse quand elle devient dogmatique.

### **Des risques de la croyance**

- Croire, ne pas croire, comportent de nombreux degrés... Quand on parle de croire, il peut y avoir plusieurs niveaux de conviction. Parfois, nos superstitions, nos croyances, nous dépassent (même si on nous démontre que cela n'a pas lieu d'être)

Et n'est-il pas dangereux de trop croire en une idée ?

- L'ignorant est heureux... Ainsi, quand je crois que tout va bien, et même si je me trompe, je ne ressens aucune inquiétude. On a besoin de certitudes, et en même temps, elles peuvent être très dangereuses pour soi : parfois, tout peut s'écrouler.

La croyance peut conduire à vivre dans l'illusion.

- Les croyances sont intimes, pas toujours dévoilées. Le « ne pas croire » de l'autre va entraîner la remise en question : c'est le travail de confrontation qui va empêcher de rester dans le rêve, le merveilleux...et l'illusion.

-Les croyances quand elles deviennent collectives, peuvent aussi devenir dogmatiques, et dangereuses.

## **De la nécessité de la croyance.**

- Peut-on ne pas croire ? Nous sommes mus par un élan vital, et nous avons besoin de la croyance pour avancer. Les croyances, plus ou moins implicites, s'inscrivent en nous dès l'enfance, et vont nous porter. C'est un moteur nécessaire.

- Pour démarrer, je crois. Je dois d'abord croire en moi pour dire « je crois ». Et « je crois » laisse plus d'ouverture que « je sais ».

- La croyance est l'indispensable hypothèse sur le réel.

- Quand on vient au monde, on ne peut avoir de certitude que sur notre mère, pour le père on est déjà dans la croyance. En droit français, le père est toujours putatif.

- On a besoin de croire ; la croyance est nécessaire à ma vie. C'est du registre de l'épreuve, de « l'éprouvé ».

- Au commencement était la peur... Quelle explication donner du monde ? La croyance est une tentative d'explication du monde. Les croyances se fondent sur les mythes... et parfois les croyances sont maintenues pour asseoir certains privilèges de castes (ex de l'Inde et des Brahmanes. Cela pose la question : pourquoi croire, qu'est ce que j'en fais ?

- Croire n'est pas la position confortable. Cela suppose toujours l'explication, le doute. Etre dans un savoir figé, ne pas croire serait plus confortable.

- Mais comment l'homme peut-il ne pas croire ? Cela ne fait-il pas partie de son essence ? Je crois, c'est dire « je ». Cela suppose un sujet. Je crois, donc je suis. Et aussi, Je suis, donc je crois...

## **CAFE PHILOSOPHIA DU 12/04/08 Qu'entend-on au juste par égalité ?**

### **L'égalité n'est-elle pas une utopie ?**

L'égalité est une utopie comme le paradis, l'enfer.

Le XXI<sup>e</sup> siècle est l'aboutissement d'une histoire : mais l'esclave et le citoyen d'aujourd'hui n'ont-ils pas le même statut ?

La vision de Rousseau est utopique : entre les hommes il s'agit plutôt d'un rapport de force. La brutalité primitive a-t-elle disparu ?

Le système féodal était clair : il y avait l'élite et la plèbe. Aujourd'hui, dans le monde de la liberté totale, que retrouve-t-on : des masses d'humanité délaissées, des gens qui sont dans le ruisseau, plus nombreux encore. C'est le grand mensonge de notre société d'aujourd'hui. On peut parler d'égalité virtuelle.

Entre la société féodale et la société d'aujourd'hui, il y a eu la révolution, avec la promulgation des Droits, mais ils ne sont pas forcément appliqués. Exemple de la justice : La Fontaine : « selon que vous serez puissant ou misérable... »

Egalité et justice ou (injustice) : On peut parler de justice à deux vitesses, qui va protéger les riches contre les pauvres (ou protéger les riches plus que les pauvres) : un pauvre qui vole peut être mis en prison pour un pain, un escroc d'envergure, bien placé économiquement et/ou politiquement, sera plus facilement épargné.

Il faut distinguer le juste de « justesse », et le juste de « justice ». En fonction de l'héritage qu'on a reçu (patrimoine) on n'est pas égaux. Faisons l'égalité en donnant plus à ceux qui ont moins (discrimination positive)

Ce qui pourrait justifier cette redistribution, c'est l'équité.

On revendique aujourd'hui à la fois le droit à l'égalité, et le droit à la différence. Or, quand je revendique le droit à l'égalité, je veux être « comme », alors que lorsque je revendique d'être différent, je veux ne pas être comme l'autre. On ne sait pas faire dans ce domaine : articuler droit à l'égalité et droit à la différence.

Il n'y a pas d'égalité à la naissance (déjà).

Dès qu'on a vu apparaître le « surplus », ceux qui ont eu de l'argent se sont mis à exploiter les autres.

Il serait important de trouver un juste milieu, un équilibre, entre liberté et trop grand dirigisme !

Les seules égalités qui existent sont du côté des abstractions mathématiques : deux triangles peuvent être égaux. Et cependant, si on les colorie, des attributs vont les différencier. Pour les hommes, il y a beaucoup de ressemblances dans certaines dimensions, et des différences pour d'autres attributs.

Dans le droit, on voit apparaître des catégories, et des sous catégories...qui vont introduire des inégalités et ces catégories vont, en plus, évoluer au cours du temps...

### **L'égalité, pour quoi faire ? A quoi ça sert ? Quel est le sens ?**

L'égalité a-t-elle une visée altruiste, du côté de la morale ? Ou bien cherche-t-on la sécurité (ne pas prendre de risques par un trop grand déséquilibre : vols, révoltes, agressions...) ? Ou bien a-t-on le souci de la survie de l'humanité, et ainsi de la solidarité ? On fait aujourd'hui comme si la solidarité n'était plus nécessaire à la survie de l'humanité.

Les inégalités existent. Et cependant pourquoi l'égalité devient-elle une valeur ? Qu'est-ce qui est insupportable dans l'inégalité ?

Ainsi, Nietzsche est contre l'égalité : les « faibles » essaient ainsi (en revendiquant la valeur d'égalité) de se protéger des plus forts.

L'égalité aurait pour but de se protéger, de protéger les plus faibles.

Rousseau évoquait « l'état de nature » comme un idéal égalitaire. Notre dignité d'homme devrait conduire à veiller sur, ou à rétablir l'égalité. Mais il faut sortir de quelque chose de trop rigide ou mathématique en ce qui concerne l'égalité.



L'égalité renvoie à l'universalité (application à tous). La notion d'équité vient bouleverser car elle va prendre en compte la diversité. Ainsi : dans le domaine du droit, la jurisprudence va appliquer la loi en fonction du cas.

Il y a beaucoup de ressemblances entre les hommes, beaucoup plus que des différences, qui existent néanmoins, et qui sont parfois exacerbées.

Egalité, équité ont pour but de protéger la fragilité (naturelle, ou construite...). C'est une nécessité pour maintenir le contrat social.

L'égalité de droit est le premier niveau de l'égalité. Avec l'évolution, un second niveau est mis en évidence : l'équité qui va tenir compte des différences et fragilités diverses.

L'enjeu majeur paraît se situer dans cette question : veut-on la réglementation par le Droit, avec une vigilance dans ces applications ... ou bien la loi du plus fort, la jungle ?

La réglementation joue un rôle indispensable, justement faute d'égalité (de départ, ou construite...) Et il existe un chemin de responsabilité qui doit être assuré, assumé par chacun.